Document generated on 04/19/2024 12:49 a.m.

Sociologie et sociétés

Durkheim et la sociologie de la connaissance scientifique
Durkheim and the Sociology of Scientific Knowledge

Marcel FOURNIER

Volume 14, Number 2, octobre 1982

Regards sur la théorie

URI: https://id.erudit.org/iderudit/001258ar
DOI: https://doi.org/10.7202/001258ar

See table of contents

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (print)
1492-1375 (digital)

Explore this journal

Cite this article

FOURNIER, M. (1982). Durkheim et la sociologie de la connaissance scientifique. *Sociologie et sociétés*, *14*(2), 55–66. https://doi.org/10.7202/001258ar

Article abstract

Although not systematic, the various remarks and reflections formulated by Durkheim and his colleagues throughout their various research activities constitute the elements of a sociology of science. Science is seen as a mode of acquiring knowledge distinct from common sense, and is analyzed either as a social institution related to society through the intermediary of opinion, or as a relatively autonomous community with the responsibility of developing rules and social norms and of imposing them on its members. However, due to the mainly positivist conception of science held by the Durkheimians, this latter conception of the make-up of science as object of sociological analysis has remained only partially developed.

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 1982

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

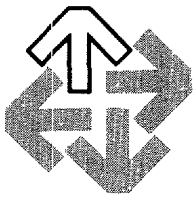
érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Durkheim et la sociologie de la connaissance scientifique*



MARCEL FOURNIER

Au moment où Durkheim entreprend la rédaction des *Règles de la méthode sociologique*, il incline, comme plusieurs intellectuels de sa génération, à considérer la science comme une forme supérieure de connaissance de la réalité et comme une manifestation du progrès de l'humanité : très fasciné par le développement des sciences, celui-ci apparaît comme un « positiviste » préoccupé de transférer à l'étude des faits sociaux la démarche qu'empruntent les scientifiques. Et l'on comprend que, même s'il constitue les représentations collectives comme objet de la sociologie et que sa sociologie est largement réductible à une sociologie de la connaissance, Durkheim accorde un statut particulier à la connaissance scientifique et tend à exclure la possibilité d'une étude sociologique de la science. « Il y eut un temps, précise W. Paul Vogt, où ni Durkheim ni ses collaborateurs ne pensaient que la science pouvait être sociologiquement analysable. Tout au cours des années 1890, ils excluaient habituellement la science de l'objet de la sociologie de la connaissance. D'une certaine manière, c'était pour eux une curieuse position car ils ont toujours considéré que l'objectivité scientifique n'était possible que sur la base d'un effort collectif, que la science était une science fondamentalement sociale. Encore à ce moment, ils étaient peu disposés à étudier la science de la même façon que les autres formes de pensée sociale[1]. » Mais peut-on en conclure qu'il n'existe pas, dans la socio-

* Présenté au dixième congrès de sociologie à Mexico en août 1982, ce texte est une version modifiée d'un article « Durkheim, le sens commun et la science », paru dans la *Revue de sociologie du Sud-Est* (n° 30, décembre 1981). Ces modifications ont été apportées à la suite de discussions que j'ai eues avec Luc Boltanski et Victor Karady, du Centre de sociologie européenne (Paris).

1. Vogt, Paul W., « Early French Contributions to the Sociology of Knowledge », *Research in Sociology of Knowledge*, Sciences and Art, vol. II, 1979, p. 117.

logie durkheimienne, de sociologie de la science? Pour sa part, Vogt considère que «les Durkheimiens n'ont pas entrepris une sociologie de la science, qu'ils ont continué de se concentrer presque exclusivement sur la pensée primitive, qu'ils n'ont pas tenté une sociologie des scientifiques (qui aujourd'hui passe souvent pour une sociologie de la science)», mais il reconnaît que, principalement à partir de la publication de l'article sur les classifications primitives (1903), «le dernier tabou a été violé» et que «la science moderne peut maintenant être ouverte à une compréhension sociologique[2]». Toutefois, même si Durkheim et ses collaborateurs ont eu tendance à isoler la science de la réalité sociale, ils n'en ont pas moins fourni, ici et là, des analyses, souvent rapides, de l'un ou l'autre de ses éléments (la «communauté scientifique», etc.). De plus, si l'on évite, comme tendent à le faire diverses études contemporaines de la connaissance, de distinguer trop rapidement le mode de pensée scientifique d'autres modes de pensée, il apparaît que de nombreuses études de la «pensée primitive» et aussi les références fréquentes au «sens commun» qu'ont faites les Durkheimiens constituent des contributions à l'élaboration d'une sociologie de la science qui n'est pas (ou plus) dissociable d'une sociologie de la connaissance.

En raison même des conditions matérielles (non accès à l'ensemble des textes écrits par les Durkheimiens, etc.)[3], ce texte sera moins une exégèse minutieuse de tous les textes, articles, paragraphes, phrases, etc. qui, écrits par les Durkheimiens, concernent la science qu'une lecture d'ensemble de leur production en fonction même de mes propres préoccupations sociologiques actuelles. En fait, l'analyse de la production d'un auteur est rarement la seule lecture de ses textes: elle est aussi, par les questions ou interrogations qui guident la lecture, par la façon de rédiger le «rapport», etc., une construction dont les conditions de possibilité sont tout autant matérielles (bibliothèque, accès aux manuscrits et à la correspondance, etc.) qu'intellectuelles (perspective, etc.).

LA «COMMUNAUTÉ SCIENTIFIQUE» ET SES NORMES

Plus que tout autre, Durkheim apparaît conscient de la dimension collective du travail intellectuel ou scientifique. Se référant à la faible influence de l'école de Comte à la suite de la mort de ce dernier, il remarque qu'«une science ne peut pas vivre et se développer quand elle est réduite à un seul et unique problème sur lequel un grand esprit travaille et fait sa marque. Pour qu'il y ait progrès, celui-ci doit être divisé en un nombre graduellement croissant de questions spéciales, de telle façon qu'il rende possible la coopération de différents esprits et de générations successives. Ce n'est qu'à cette condition qu'il acquiert le caractère impersonnel et collectif sans lequel il n'y a pas de recherche scientifique[4].» Pour sa part, Durkheim reliera étroitement son propre cheminement

2. *Ibid.*, p. 118.

3. Cet article fut rédigé en grande partie à l'University of California, San Diego, La Jolla, CA. Ce contexte institutionnel aurait été en fait plus propice à la réalisation d'une étude des diverses lectures dont l'œuvre a été l'objet. Une telle étude couvrant des pays tels la France, l'Angleterre et les États-Unis, et réunissant diverses informations (date des traductions, publication d'ouvrages consacrés à la pensée de Durkheim, place accordée à la sociologie de Durkheim dans les manuels et les ouvrages théoriques, etc.) permettrait de cerner un aspect du développement de la sociologie et aussi d'analyser le processus même de diffusion d'«idées», leur retraduction, etc. À ce sujet, voir J.C. Alexander, «Paradigm, Division and Parsonionism», *Canadian Journal of Sociology*, 4(4), 1979, pp. 343-358.

4. Durkheim, E. et A. Fauconnet, «Sociologie et science sociale», *Revue philosophique*, 55, 1903. Dans *l'Evolution pédagogique en France* (1938), l'on peut aussi lire que «la science n'est pas l'œuvre d'individus isolés, c'est le produit d'une coopération à laquelle concourent les savants de tous les temps et de tous les pays, et elle représente donc, à chaque instant de l'histoire, comme le résumé de l'expérience humaine concentrée et accumulée pendant de longues années, de génération en génération» (E. Durkheim, *l'Évolution pédagogique en France*, Paris, Presses universitaires de France, 1969, p. 390). Pour sa part, M. Halbwachs souligne aussi, en conclusion de son ouvrage sur les cadres sociaux de la mémoire (1925), cette caractéristique de l'activité scientifique: «la science, cette œuvre trop collective...» (M. Halbwachs, *les Cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Presses universitaires de France, 1952, p. 282). À ces deux caractéristiques — collectif et impersonnel — on peut ajouter celle de l'internationalisme: parmi les biens symboliques, les connaissances scientifiques apparaissent en effet, selon l'expression de Marcel Mauss, comme les «plus transmissibles» et les «plus aptes à s'internationaliser». «Tout cela, précise-t-il, voyage, s'emprunte, résulte, en un mot, d'une histoire qui n'est pas celle d'une société déterminée» (M. Mauss, «Note sur la notion de civilisation», (191-), dans *Écrits*, vol. 2, Représentations collectives et diversité des civilisations, Paris, Minuit, 1969, p. 454).

intellectuel à l'organisation et à l'animation de tout un groupe de collaborateurs ou de disciples qui, autour de la revue l'*Année sociologique*, se distribueront des tâches (comptes rendus de lecture, etc.), coordonneront leurs activités et aussi, à plusieurs reprises, effectueront ensemble des études[5]. L'on peut dès lors mieux comprendre qu'intégré à un tel milieu et aussi en relation avec des collègues locaux et étrangers, Maurice Halbwachs ait pu, pour caractériser le milieu social des scientifiques, parler de «communauté de savants» : en conclusion de son livre *Esquisse d'une psychologie des classes sociales* (1938), celui-ci consacre quelques lignes à la science, il constate que «(les savants) sont sortis des collèges, ils ont travaillé dans des laboratoires, vécu dans des milieux scientifiques, profité de tout un ensemble d'institutions qui ont pour objet de former et de maintenir, distincte de toute les autres et se suffisant avec son langage, ses conventions, ses traditions aussi, ce qu'on pourrait appeler la société des savants». Dès le XVIIe siècle, avant même la publication de journaux scientifiques, il existe donc une «communauté scientifique» : les savants constituent en effet un «cercle restreint dont les membres, par correspondance privée ou au cours de visites personnelles, se communiquent leurs découvertes, se tiennent au courant de leurs progrès dans chaque branche[6]». Toutefois, et contrairement à l'idée que s'en font les savants eux-mêmes, Halbwachs remarque que cette société des savants est «en rapport avec la société plus large ou l'ensemble des groupes : la science, dans son extension et son développement dépend des conditions sociales générales[7]». Principalement à partir du moment où «les inventions pratiques attirent l'action publique», la science pénètre dans «beaucoup de milieux non scientifiques» et les motifs d'une telle diffusion-appropriation deviennent très divers : «curiosité naturelle, chez ceux qui veulent comprendre ce qui leur paraît merveilleux ; vanité et snobisme, chez les «femmes savantes» et chez les hommes qui ont la prétention d'être confondus avec les vrais savants ; convictions philosophiques, philosophie des lumières chez les philosophes du XVIIIe siècle ; conviction que le progrès de l'humanité n'est possible que par une transformation des idées, par la participation de tous les esprits au mouvement et à la culture scientifique». Même si les savants «croient pouvoir s'isoler du monde, il y a, conclut-il, unité de la science et de sa destination sociale[8]».

Dans cette brève analyse de la «communauté des savants» et aussi dans les quelques remarques de Durkheim au sujet des conditions du développement et de la recherche scientifique, se trouvent les éléments de la problématique qui se développera à la fin des années 1950 et selon laquelle les scientifiques dans les activités de recherche et dans leurs relations réciproques sont guidés par un ensemble de normes ou d'impératifs institutionnels propres à la communauté scientifique : point de départ d'une sociologie empirique de différents groupes de scientifiques, cette conceptualisation, qui sera l'objet de nombreuses discussions et débats, représente le milieu scientifique comme une sorte de microcosme social doté d'institutions de contrôle, de contrainte et de formation et constitue, comme principe de son fonctionnement, le consensus[9]. Parlant des «règles de la méthode», Durkheim n'a-t-il pas lui-même affirmé qu'«elles sont à la science ce que les règles du droit et des mœurs sont à la conduite ; elles dirigent la pensée du savant comme les secondes gouvernent les actions des hommes. Or si chaque science a sa méthode, l'ordre qu'elle réalise est tout interne. Elle coordonne la démarche des savants qui cultivent une même science, non les relations avec le dehors[10].» Mais paradoxalement,

5. Au sujet du mode d'organisation et des activités de la revue l'*Année sociologique*, voir T.N. Clark, «The Structure and Functions of a Research Institute : The Année sociologique», *Archives européennes de sociologie*, 9, 1, 1968, pp. 79-91 ; Ph. Besnard, «La formation de l'Année sociologique», *Revue française de sociologie*, 20, 1, janvier-mars 1979, pp. 7-31.

6. Halbwachs, Maurice, *Esquisse d'une psychologie des classes sociales*, Paris, Librairie Marcel Rivière et Cie, 1964, pp. 230-231.

7. *Ibid.*, p. 231.

8. *Ibid.*, p. 230.

9. Merton, R.K., «Science and Democratic Social Structure», dans *Social Theory and Social Structure*, Ch. XII, New York, Free Press, 1957 ; R.K. Merton, «Priorities in Scientific Discovery : A Chapter in the Sociology of Science», *American Sociological Review*, vol. 22, n° 1, décembre 1957, pp. 635-659.

10. Durkheim, E., *De la division du travail social*, Paris, Presses universitaires de France, 1967, p. 359.

lorsqu'il fournit quelques éléments d'analyse du développement de la science contemporaine, celui-ci ne met pas l'accent sur l'unité qui caractérise le milieu scientifique et sur la solidarité consensuelle qui réunit ses membres ; au contraire, ce milieu tend à se caractériser par un état d'anomie : avec la spécialisation, le savant s'est renfermé « non seulement dans une science particulière mais dans un ordre spécial de problèmes [...]. La science, morcelée en une multitude d'études de détail qui ne se rejoignent pas, ne forme plus un tout solidaire[11]. » Quant à la philosophie, qui jouait le rôle de « conscience collective », elle apparaît « à mesure que le travail se divise », « de plus en plus incapable d'assurer l'unité de la science : l'intelligence n'est plus en mesure d'avoir une connaissance suffisamment exacte de la multitude innombrable de phénomènes, de lois, d'hypothèses[12] ». Cette anarchie, que « l'on a signalée non sans exagération dans la science en général », apparaît « surtout vraie » dans le cas des sciences morales et sociales (psychologie, droit, anthropologie, statistique, économie, histoire, etc.). Durkheim considère que cet état est, en sciences sociales, lié à la jeunesse de ces disciplines, au fait qu'« elles sont les dernières à entrer dans le cercle des sciences positives ». « Les savants s'y sont installés, les uns ici, les autres là, suivant leurs goûts naturels, précise-t-il. Dispersés sur cette vaste surface, ils sont restés trop éloignés les uns des autres pour sentir tous les liens qui les unissent[13]. »

Convaincu que la philosophie est aux sciences ce que le gouvernement est à la société dans sa totalité, Durkheim consacrera une large part de ses énergies à expliciter et à imposer des « règles » qui sont tout autant des règles de méthode que des normes de conduite : critique des travaux antérieurs, ésotérisme, etc.

LA FORCE « INNÉE » DE LA SCIENCE ET LA DIFFUSION DE LA « VÉRITÉ »

Comme toute autre institution sociale, la science se caractérise à la fois par un ensemble de normes et par le système de relations qui unissent ses membres. Cependant, même si le cercle des savants, avec son langage, ses méthodes et ses préoccupations, apparaît relativement autonome, celui-ci demeure en relation étroite avec la société : l'extension et le développement de la science dépendent de « l'opinion » et plus généralement des conditions culturelles. Il ne fait aucun doute que Durkheim accorde, principalement dans ses premières œuvres, une grande importance aux facteurs morphologiques dans le développement et la transformation de systèmes d'idées, mais il semble toujours, et en cela il sera rejoint par un large courant de la sociologie de la science qui s'intéresse au processus d'institutionnalisation de l'activité scientifique, accorder un grand poids aux facteurs proprement culturels, principalement lorsqu'il s'agit d'expliquer la diffusion des idées scientifiques. Cependant ni Durkheim ni ses collaborateurs n'ont entrepris une analyse quelque peu systématique des sciences elles-mêmes ; ils se sont limités, dans leurs études en sociologie de la connaissance, à des analyses de systèmes d'idées (ou doctrines) et aussi, en autant qu'« il est difficile d'empêcher que la conscience ne se mèle à la science[14] », aux sciences sociales (anthropologie, science politique, etc.). Plus que les sciences exactes, ces systèmes d'idées ou doctrines semblent subir « l'action de la société qui les entoure[15] ». Se demandant « pourquoi tel grand homme élabore telle invention », Bouglé reconnaît pour sa part que « suivant la nature des inventions qui fait l'homme grand, l'action de la société sera plus ou moins grande. »

> (L'action de la société) sera, précise-t-il, plus sensible par exemple dans une découverte scientifique que dans une création esthétique, dans une application industrielle que dans une découverte scientifique [...]. Nous n'allons pas jusqu'à ces affirmations mystiques. « C'est la société qui pense dans l'individu. » Seul l'individu pense, seules les consciences particulières ont l'unité, condition de ces synthèses

11. Durkheim, E., *De la division du travail social*, Paris, PUF, 1967, p. 347.
12. *Ibid.*, p. 352.
13. *Ibid.*, pp. 362-363.
14. Bouglé, C., *les Idées égalitaires*, Étude sociologique, Paris, Felix Alcour, 1935, p. 8.
15. *Ibid.*, p. 78.

> que sont les idées. Il n'en est pas moins vrai qu'on peut chercher, dans les rapports mêmes de ces consciences, les raisons des idées qu'elles forment. En ce sens, comme le dit Spencer, avant que le grand homme réforme la société, elle le forme. Ce ne sont pas seulement les idées sociales antérieures, ce sont les faits sociaux présents qui s'imposent à sa méditation[16].

Dans son ouvrage *les Idées égalitaires*, Bouglé analyse un système d'idées, l'égalitarisme, et tente de fournir une explication sociologique de sa diffusion, principalement dans la civilisation occidentale : s'appuyant largement sur le modèle d'analyse développé par Durkheim dans la *Division du travail social*, celui-ci établit des correspondances entre l'idée d'égalité et d'autres phénomènes sociaux, principalement les phénomènes de morphologie (nombre, densité, mobilité de la population) et aussi les systèmes de relations sociales (multiplication de cercles sociaux et complication sociale).

À plus d'un égard, cette étude s'apparente à celle que Durkheim avait lui-même entreprise dans ses cours sur le socialisme, en particulier sur Saint-Simon[17] : ce système d'idées ou doctrine n'est pas seulement le produit de penseurs individuels, il est aussi dépendant d'un contexte social concret. Cependant, les facteurs qu'il prend en considération ne sont pas que morphologiques, ils sont à la fois plus variés et plus généraux : ces facteurs concernent la crise morale que traverse l'Europe et ses diverses conséquences sur la vie économique. Dans le cadre de ses enseignements, Durkheim soumettra à l'analyse sociologique un autre ensemble d'idées ou de doctrines, celui des idées pédagogiques. Habituellement bien connus, ses écrits généraux sur l'éducation démontrent la thèse suivante : ce n'est pas l'école qui crée la société mais bien la société qui crée l'école (à son image)[18]. Cependant son étude de « l'évolution pédagogique en France » fournit un modèle d'analyse sociologique beaucoup plus complexe qui, en plus des facteurs morphologiques (développement des villes, etc.), tient compte de la dynamique des relations entre les groupes eux-mêmes sociaux, porteurs d'idées différentes au sujet de l'école et de la société[19].

S'agissant de la sociologie durkheimienne de la connaissance, l'on tend, comme d'autres lecteurs l'ont fait pour Marx, à distinguer entre le « jeune Durkheim » et le « vieux Durkheim » et à démontrer que le « vieillissement » chez ce dernier correspond à un « glissement paradigmatique important » : d'une problématique plus « matérialiste » (prise en considération des facteurs morphologiques, du développement des moyens de communication, etc. dans la *Division du travail social*) à une problématique plus « culturaliste » qui comme dans les *Formes élémentaires de la vie religieuse* est centrée sur les représentations collectives[20]. Quant à la sociologie de la connaissance, elle tendrait à acquérir une place de plus en plus grande au point d'être assimilée à toute la sociologie — « La sociologie durkheimienne est une sociologie de la connaissance ou, tout au moins, une sociologie de la croyance[21] » — et son champ, à s'élargir considérablement (y incluant les arts, les sciences). Le problème de la causalité est en fait abordé, tout au long de l'œuvre de Durkheim, de façon plus complexe, et implique des relations dynamiques entre la base morphologique, l'organisation sociale et les représentations collectives[22].

---

16. *Ibid.*, p. 78-79.
17. Durkheim, E., *le Socialisme*, Paris, Presses universitaires de France.
18. Durkheim, E., *Sociologie et Éducation*, Paris, Presses universitaires de France, SUP.
19. Durkheim, E., *l'Évolution pédagogique en France*, Paris, Presses universitaires de France, 1938. Au sujet de l'intérêt de cet ouvrage au plan d'une sociologie de la connaissance, voir M. Cherkaoui, « Socialisation et confiit : les systèmes éducatifs et leur histoire selon Durkheim », *Revue française de sociologie*, 17, 2, 1976, pp. 187-212. Dans cet ouvrage, l'on trouve aussi un dernier chapitre consacré à « l'enseignement de la nature : les sciences » : Durkheim y analyse les conditions (« des raisons d'ordre utilitaire et professionnel ») qui favorisent l'introduction de cet enseignement dans le système scolaire. Mais devant le « rôle subalterne et la physionomie humiliée » de cet enseignement dans le système scolaire français, Durkheim délaisse rapidement cette perspective analytique pour fournir une défense et une illustration de la « vertu éducative et même moralisatrice de l'enseignement scientifique » (E. Durkheim, *l'Évolution pédagogique en France, op. cit.*, p. 387).
20. Par exemple, Steven Lukes, *Émile Durkheim, His Life and Work*, A Historical and Critical study, New York, Harper & Row, 1972, 676 p.
21. Vogt, W. Paul, « Early French Contributions to the Sociology of Knowledge », *op. cit.*, p. 102.
22. Lacroix, B., *Durkheim et le politique*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, Montréal, 1981.

Mais, dans *les Formes élémentaires de la vie religieuse*, les références à la science seront beaucoup plus nombreuses et conduiront à mettre en relation cette activité intellectuelle et divers facteurs culturels, dont la religion d'une part et l'opinion d'autre part. Et, en opposition à un point de vue purement rationaliste, Durkheim reconnaîtra lui-même qu'une théorie ne s'impose pas par ses seules qualités internes : il n'y a pas une force innée de l'idée vraie.

> Qu'un peuple n'ait pas foi dans la science, écrit-il, et toutes les démonstrations scientifiques seront sans influence sur les esprits. Même aujourd'hui, qu'il arrive à la science de résister à un courant très fort de l'opinion publique et elle risquera d'y laisser son crédit[23].

Et aussi :

> Il s'en faut que les concepts, même quand ils sont construits suivant les règles de la science, tirent uniquement leur autorité de leur valeur objective. Il ne suffit pas qu'ils soient vrais pour être crus. S'ils ne sont pas en harmonie avec les autres croyances, les autres opinions, en un mot avec l'ensemble des représentations collectives, elles seront niées [...]
>
> Dans toute la vie sociale, la science repose sur l'opinion [...] C'est de l'opinion qu'elle tient la force nécessaire pour agir sur l'opinion[24].

Tout porte à croire que dans ses derniers ouvrages, Durkheim prend distance à l'égard d'une conception strictement rationaliste et positiviste de la science et que de philosophique, le rapport qu'il entretient avec sa propre activité intellectuelle (de recherche, etc.) tend à devenir sociologique. Pour sa part, Marcel Mauss affirmera à la fin des années 1930 : « Si notre façon de penser dérive à chaque instant de tout ce qui constitue la vie sociale, on ne saurait en séparer non plus la mentalité scientifique, si intimement liée à toute la mentalité[25]. »

LES MODES DE PENSÉE

Pour les pionniers de l'anthropologie qui, souvent influencés par le darwinisme, tentent de théoriser la relation de domination entre les Occidentaux ou les « civilisés » et les peuples coloniaux ou les « primitifs », il ne fait aucun doute que le « primitif » se caractérise par une pensée différente qui, semblable à celle de l'enfant, est incapable d'abstraction et demeure confuse : largement animiste, celle-ci apparaît prélogique, pour ne pas dire irrationnelle. Mais rapidement la controverse est engagée et certains s'efforcent, tout en reconnaissant les diversités culturelles, de mettre en évidence l'unité psychique de l'humanité[26] : dans une critique de la thèse de Levy-Bruhl, Durkheim et Mauss insistent pour leur part sur la parenté — « les caractères essentiels communs » — entre les classifications primitives et les classifications scientifiques.

Au plan d'une sociologie de la connaissance, l'article de Durkheim et de Mauss sur les « classifications primitives » peut comporter diverses faiblesses et erreurs : le seul établissement de correspondances entre la structure sociale d'une société et son système de classification ne fournit en effet pas, comme le remarque Needham[27], la base empirique

23. Durkheim, Emile, *les Formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, Presses universitaires de France, 4e édit., 1965, p. 291.

24. *Ibid.*, pp. 625-626.

25. Mauss, Marcel, « Conceptions qui ont précédé la notion de matière » (1939), dans *Écrits*, vol. 2, Paris, Minuit, 1969, p. 161.

26. Diversité des cultures et unité psychique de l'humanité constituent ce que Hepburn et Parades appelleraient le « paradoxe de la culture et de la connaissance » (Hepburn, J. et A. Parades, « The Split Brain and the Culture — and Cognition Paradox », *Current Anthropology*, 17, 9, 1976, pp. 126-127). La thèse de ces deux auteurs qui relient l'existence de processus cognitifs différents (modèle de pensée abstrait / concret / analytique / relationnel, etc.) à des différences neurologiques (importance de l'hémisphère droit ou gauche) est inconciliable avec celle de Durkheim, pour qui les origines mêmes de la pensée ne pouvaient pas être trouvées dans la structure du cerveau. Certes celui-ci reconnaît les progrès faits en psycho-physiologie, mais il persiste à penser que la grande partie de phénomènes psychiques ne proviennent pas de causes organiques (É. Durkheim, *la Division du travail social, op. cit.*

27. Needham, Rodney, « Introduction », dans E. Durkheim et M. Mauss, *Primitive Classification*, Chicago, University of Chicago Press, 1963, p. XXV.

d'une explication causale. Mais celui-ci n'en précise pas moins immédiatement que « la première contribution de ce texte aura été d'isoler la classification comme un aspect de la culture vers lequel l'enquête sociologique devrait être dirigée[28] ». Récemment des anthropologues ont fait leur le mot d'ordre de Mauss — « Il faut avant tout dresser le catalogue le plus grand possible de catégories[29] » — et ont entrepris d'expliciter divers systèmes de classification. Avec la multiplication de ces études et aussi le développement des « cognitive studies », l'analyse de Durkheim et Mauss et aussi leurs conclusions au sujet de la similitude — la « continuité », la « parenté », etc. — entre les classifications primitives et celles qu'emploient les peuples civilisés, avec les classifications scientifiques (système de notions hiérarchisées, systèmes à objectif purement spéculatif, etc.) apparaissent sous un tout autre angle et acquièrent une nouvelle actualité, non tant par les réponses qu'elles apportent que par les questions qu'elles formulent.

Dans l'ouvrage proprement méthodologique qu'il publiait en 1895, Durkheim différenciait nettement la science des autres modes de pensée, en particulier du sens commun et lui accordait un statut supérieur : les concepts scientifiquement élaborés s'opposent aux catégories empiriques comme les analyses patientes et lumineuses de la raison s'opposent aux synthèses immédiates et confuses de la sensation. Et la consigne que Durkheim formulait explicitement à l'intention des sociologues était alors de rompre avec le « sens commun », avec les idées du droit, de la famille, de l'État, de la société, etc. que les hommes se sont faites pour vivre : « Le point de départ de la science ou de la connaissance spéculative ne saurait donc être, écrivait-il, celui de la connaissance vulgaire ou pratique[30]. » Et par les termes mêmes qu'il utilisait pour qualifier le « sens commun », Durkheim manifestait, à l'égard de cette forme de connaissance, une distance méprisante, qui se traduit, dans ses textes d'analyse politique, en une « crainte » à l'égard des masses : face à ces masses qui se laissent facilement guidées par leurs sentiments et leurs passions, apparaît indispensable l'action d'un État, qu'il qualifie d'« organe de la pensée sociale » et qu'il désigne sous le vocable de « cerveau social »[31]. Durkheim ne va pas jusqu'à recommander que la gestion de la chose publique ne soit confiée qu'à ceux qui peuvent développer un point de vue « éclairé » et « rationnel », aux seuls détenteurs de la connaissance scientifique, mais il souhaite vivement que les hommes politiques s'entourent de conseillers et qu'ils s'instruisent des sciences politique et sociologique[32].

Dans son dernier ouvrage *les Formes élémentaires de la vie religieuse*, Durkheim n'aborde pas comme telle la question du « sens commun », mais il adopte une perspective largement relativiste qui évite d'opposer les divers modes de pensée, par exemple la pensée mythologique et la pensée scientifique.

> Nous n'entendons pas dire que la pensée mythologique ignore (le principe d'identité), mais qu'elle y déroge plus souvent et plus ouvertement que la pensée scientifique. Inversement, nous montrerons que la science ne peut pas ne pas le violer, tout en s'y conformant plus scrupuleusement que la religion. Entre la science et la religion, il n'y a, sous ce rapport comme sous bien d'autres, que des *différences de degré* ; mais il ne faut pas les exagérer, il importe de les noter, car elles sont significatives[33].

---

28. *Ibid.*, p. XI.

29. « Il faut partir, ajoute-t-il, de toutes celles dont on peut savoir que les hommes se sont servis. On verra alors qu'il y a eu et qu'il y a encore bien des lunes mortes, ou pâles ou obscures, au firmament de la raison » (M. Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Paris, Presses universitaires de France, 1950, p. 309).

30. Durkheim, É., *les Règles de la méthode sociologique* (1895), Paris, Presses universitaires de France, 1968, p. 43.

31. Au sujet des préoccupations politiques de Durkheim, voir : J.C. Filloux, *Durkheim et le socialisme*, Genève, Droz, 1977, 390 p. ; B. Lacroix, « La vocation originelle d'Émile Durkheim », *Revue française de sociologie*, 17, 2, 1976, pp. 213-245 ; B. Lacroix, *Durkheim et la politique*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal et Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1981, 324.

32. Durkheim, Emile, « L'élite intellectuelle et la démocratie » (1904), dans *la Science sociale et l'action*, Paris, SUF, PUF, 1970.

33. Durkheim, E., *les Formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, Presses universitaires de France, 4e éd., 1960, p. 17, note 3.

Et aussi :

> Il s'en faut donc que cette mentalité soit sans rapports avec la nôtre. Notre logique est née de cette logique. Les explications de la science contemporaine sont plus assurées d'être objectives, parce qu'elles sont plus méthodiques, parce qu'elles reposent sur des observations plus sévèrement contrôlées, mais elles ne diffèrent pas en nature de celles qui satisfont la pensée primitive [...] Entre la logique de la pensée religieuse et la logique de la pensée scientifique, il n'y a pas un abîme. L'une et l'autre sont faites des mêmes éléments essentiels, mais inégalement et différemment développées[34].

Analysées dans cette perspective, les « connaissances ordinaires » acquièrent une plus grande valeur : les catégories apparaissent même comme de « savants instruments de pensée que les groupes ont laborieusement forgés au cours des siècles et où ils ont accumulé le meilleur de leur capital intellectuel[35] ». Toutefois, Durkheim ne perd pas totalement ses convictions « positivistes » et associe le progrès de la raison au développement de la science : celui-ci reconnaît certes que « les notions essentielles de la logique sont d'origine religieuse », mais il demeure convaincu que la science se substitue à la religion « pour tout ce qui concerne les fonctions cognitives et intellectuelles ».

> Sans doute, explique-t-il, la science pour les [notions] utiliser, les soumet à une élaboration nouvelle ; elle les épure de toutes sortes d'éléments adventices ; d'une manière générale, elle apporte dans toutes ses démarches, un esprit critique qu'ignore la religion ; elle s'entoure de précautions pour « éviter la précipitation et la prévention », pour tenir à l'écart les passions, les préjugés et toutes les influences subjectives. Mais ces perfectionnements méthodologiques ne suffisent pas à la différencier de la religion[36].

À l'égard de la science, Durkheim manifeste donc une plus grande ambivalence que dans ses textes méthodologiques ou programmatiques : la science ne peut se substituer complètement à la religion et n'a souvent, sur la société, qu'un effet limité, *i.e.* fonction de l'état de l'opinion. De plus, comme il l'exprime dans l'*Éducation morale*, il ne lui semble pas que « toute la réalité puisse être mise dans un langage rationnel » : « Rien n'indique, ajoute-t-il alors, que la science exprimera adéquatement la totalité des choses[37]. » Et même en ce qui concerne la direction de la chose publique ou la gestion des ressources humaines, il ne semble pas que le recours aux sciences sociales puisse conduire à une rationalisation complète de la vie sociale.

> Bien longtemps encore, nous devrons, écriva l'un des collaborateurs de Durkheim, nous laisser guider dans la politique par une sorte de tact empirique. La vie n'attend pas la science ; et il ne faudrait rien moins que la science parfaite et complète de toutes les séries des phénomènes sociaux pour donner la formule de la vraie politique égalitaire[38].

Si rétrospectivement, *i.e.* après la lecture des derniers ouvrages de Durkheim nous relisons les *Règles de la méthode sociologique*, l'opposition que celui-ci établissait entre la science et le sens commun apparaît beaucoup moins catégorique. Il y a certes chez Durkheim l'idée de « rupture » : « Il faut, écrit-il, que (le sociologue) s'affranchisse de ces fausses évidences qui dominent l'esprit du vulgaire, qu'il secoue une fois pour toute le joug de ces catégories empiriques qu'une longue accoutumance finit souvent par rendre tyrannique[39]. » Bref, il lui faut « écarter systématiquement toutes les prénotions[40] ». Mais en même temps, cette « rupture » est formulée en termes de « distanciation »[41]

---

34. Durkheim, E., *les Formes élémentaires de la vie religieuse*, pp. 341-342.
35. *Ibid.*, p. 27. Dans une note, Durkheim compare les catégories à des outils : les unes et les autres sont du capital accumulé, mais dans un cas, il s'agit d'un capital intellectuel et dans l'autre, d'un capital matériel.
36. *Ibid.*, p. 613.
37. Durkheim, E., *l'Éducation morale*, Paris, Presses universitaires de France.
38. Bouglé, C., *les Idées égalitaires, op. cit.*, p. 13.
39. Durkheim, E., *les Règles de la méthode sociologique, op. cit.*, p. 32.
40. *Ibid.*, p. 78.
41. Au sujet de la notion de « distanciation », voir F. Dumont, *le Lieu de l'homme*, Montréal, H.M.H., 1968.

puisque le point de départ de la science ou de la connaissance spéculative est souvent la connaissance vulgaire ou pratique. D'ailleurs l'une des premières étapes de l'enquête sociologique est précisément « la définition des choses dont on traite » et cette définition implique nécessairement la référence aux notions vulgaires ou prénotions. « Les hommes n'ont pas attendu l'avènement de la science sociale pour se faire une idée sur le droit, de la morale, la famille, l'État, la société même, car ils ne pouvaient s'en passer pour vivre[42]. » Que ce soit au sujet du crime, de la morale ou même du pathologique Durkheim part des définitions ou de points de vue de sens commun : « Vulgairement, la souffrance est considérée comme l'indice de la maladie... », etc. Et, dans une note, il reconnaîtra que :

> Dans la *pratique*, c'est toujours du concept vulgaire et du mot vulgaire que l'on part. On cherche si parmi les choses que connote confusément le mot, il en est qui présentent des caractères extérieurs communs. S'il y en a et si le concept fourni par le regroupement des faits ainsi rapprochés coïncide, sinon totalement (ce qui est rare), du moins en majeure partie, on pourra continuer à désigner le premier par le même mot que le second et garder dans la science l'expression usitée dans la langue courante. Mais si l'écart est trop considérable, si la notion commune confond une pluralité de notions distinctes, la création de termes nouveaux et spéciaux s'impose[43].

Durkheim a été, non sans raison faut-il préciser, rapidement identifié à la fois à la tradition logico-empiriste et à la théorie normative de l'action. Et ce n'est pas un hasard si pour sa part, l'ethnométhodologie, qui entend dans une perspective phénoménologique, constituer le « raisonnement pratique quotidien » comme objet d'étude, ait pu en faire l'un de ses bouc-émissaires préférés[44]. Mais, à l'origine, le problème auquel se confronte Durkheim n'est pas très différent de celui qui préoccupe ethnoscientistes et ethnométhodologues : il s'agit de la relation qui unit et oppose l'observateur et l'observé, qui unit et oppose les sciences et le sens commun. Et la science (sociale) ne semble pouvoir se constituer qu'en constituant le sens commun — et les représentations collectives ou les systèmes de classification — comme objet même de la science. Mais le processus même par lequel le sens commun devient l'objet de la science conduit, par le jeu de la réflexivité, à interroger, d'un autre point de vue, la science et aussi à l'identifier, partiellement tout au moins, à la connaissance de sens commun. Les produits sont différents mais qu'en est-il des démarches ? Dans un long passage de la *Division du travail social*, Durkheim adopte une démarche beaucoup plus ethnographique[45] et présente brièvement l'activité scientifique comme il l'aurait fait pour tout autre activité sociale : il la constitue en tant que pratique sociale.

> Il est certain que pour avoir d'une science une idée un peu plus exacte il faut l'avoir pratiquée et, pour ainsi dire, l'avoir vécue. C'est qu'en effet elle ne tient pas toute entière dans quelques propositions qu'elle a définitivement démontrées. À côté de cette science actuelle et réalisée, il en est une autre, concrète et vivante, qui s'ignore en partie et se cherche encore : à côté des résultats acquis, il y a les espérances, les habitudes, les instincts, les besoins, les pressentiments si obscurs qu'on ne peut les exprimer avec des mots, si pressants cependant qu'ils dominent parfois toute la science : c'en est même la meilleure et la majeure partie [...].
>
> Il faut avoir vu de près la vie scientifique tandis qu'elle est encore à l'état libre, c'est-à-dire avant qu'elle se soit fixée sous forme de propositions définies. Autrement, on aura la lettre, non l'esprit[46].

---

42. Durkheim, E., *les Règles de la méthode sociologique, op. cit.*, p. 18.
43. *Ibid.*, p. 37, note 1.
44. Pour une présentation de la théorie (de la connaissance sociologique et du système social) de Durkheim comme antithèse de l'ethnométhodologie, voir H. Mehan et H. Wood, *The Reality of Ethnomethodology*, New York, John Wiley & Sons, 1975, 259 p.
45. L'intention d'effectuer une étude ethnographique des milieux scientifiques est à la base du livre de Bruno Latour et de Steve Woolgar, *Laboratory Life*, The Social Construction of Scientific Facts (London, Sages, 1979).
46. Durkheim, E., *la Division du travail social, op. cit.*, pp. 353-354.

Mais pas plus qu'il n'a conçu l'histoire sociale du système d'enseignement qu'il proposait dans *l'Évolution pédagogique en France* comme la sociologie génétique des catégories de l'entendement professoral pour laquelle il fournissait pourtant tous les instruments[47], l'auteur des « Classifications primitives » s'est toujours refusé à assimiler la logique scientifique et la logique pratique, même si l'une et l'autre partagent plusieurs traits communs.

Parmi les collaborateurs de Durkheim, Maurice Halbwachs est l'un de ceux qui accordent beaucoup d'attention à l'activité scientifique et qui poursuivent et approfondissent l'analyse des relations entre la science et le sens commun. Dans une perspective de vulgarisation, celui-ci publie, quelques années après la mort de Durkheim, un petit ouvrage intitulé *les Origines du sentiment religieux* : il s'agit d'un « résumé aussi exact et même aussi latéral que possible de ces idées qui reçurent leur forme dans le dernier livre (de Durkheim), paru en 1912, *les Formes élémentaires de la vie religieuse*[48]. L'on y retrouve la thèse selon laquelle « la religion a été la matrice où la science s'est lentement formée, et les principales idées scientifiques et philosophiques ont gardé longtemps et gardent encore en partie la marque de cette origine[49] ». Mais par ailleurs, dans ses travaux sur la psychologie des classes sociales, Halbwachs développe une réflexion originale et s'intéressant à la « relation à la matière », entreprend de comparer le savant ou scientifique à l'ouvrier.

> Entre les réflexions techniques de l'ouvrier et les méditations du savant, se demande-t-il, n'y a-t-il pas continuité ? Des unes comme des autres, toute idée d'une activité non matérielle, d'une relation entre les forces ou des grandeurs non mesurables, n'est-elle pas exclue ? Et où marquer la limite entre le savoir empirique et la science[50] ?

Sa réponse consiste, dans un premier mouvement, à mettre en évidence les ressemblances entre « l'attitude du savant et celle qui est imposée à l'ouvrier » : tout comme l'ouvrier, le savant apparaît « tourné vers la matière ». Mais immédiatement, Halbwachs ajoute que « l'attitude de l'un et l'autre en face des faits ne sont identiques qu'en apparence » et que la « profession scientifique » se distingue de plus en plus de la « profession ouvrière » : il n'est plus possible de « passer sans une entière rééducation de la simple habileté mécanique de l'ouvrier, par exemple à l'habileté combinatrice de l'ingénieur[51] ». La différence entre ces deux activités, dont l'une est manuelle et l'autre non manuelle, se manifeste aussi dans l'impossibilité qu'il y a d'« organiser industriellement le travail scientifique » : contrairement à l'activité de l'ouvrier qui n'exige « ni trop de curiosités ni trop de préoccupations théoriques », l'expérience ne peut être féconde qu'« à condition qu'on projette sans arrêt sur elle toute la lumière de la science » et exige donc l'intervention « d'un savant et non pas de ce qu'on pourrait appeler un manœuvre de la science[52] ». Entre le savoir empirique du travailleur et l'activité théorique ou pratique de l'homme de science, il n'y a donc « ni commune mesure, ni différence simplement de degré, ni continuité[53] ». Pour Halbwachs, la science peut se comparer à « des yeux innombrables en rapport avec une multitude de bras mais en rapport, également entre eux[54] » : elle est une activité essentiellement collective. Dans un texte consacré à

47. Bourdieu, Pierre, « Leçon inaugurale », vendredi 23 avril 1982, Collège de France, 90, 1982, p. 7. Dans un article antérieur, « Système d'enseignement et système de pensée », Bourdieu souligne le même paradoxe, à savoir que « voyant dans l'apprentissage scolaire un des instruments les plus efficaces de l'intégration « morale » des sociétés différenciées, Durkheim ne s'aperçoit pas que l'École tend à assumer, de plus en plus complètement et exclusivement à mesure que les connaissances progressent, une fonction d'intégration logique » (P. Bourdieu, « Système d'enseignement et système de pensée », *Revue internationale des sciences sociales*, XIX, 3, 1967, pp. 367-388.

48. Halbwachs, Maurice, *les Origines du sentiment religieux*, Paris, Librairie Stock, 1925, 119 p.

49. *Ibid.*, p. 118.

50. Halbwachs, Maurice, « Matière et société » (1920), dans *Classes sociales et morphologie*, Paris, Minuit, 1972, p. 85.

51. *Ibid.*, p. 93.

52. *Ibid.*, p. 91.

53. *Ibid.*, p. 93.

54. *Ibid.*, p. 89. « La fécondité d'une loi scientifique vient, précise-t-il, de ce qu'elle impose une discipline collective à tous les travailleurs de la science, en même temps de ce qu'elle résume l'expérience et les tentatives d'explication d'une société qui se continue dans celle d'autrefois... » (*Ibid.*, p. 88).

la psychologie du raisonnement, celui-ci identifiera aussi comme condition de possibilité de l'«expérience physique», «l'existence continuée d'un groupe d'hommes n'ayant d'autre objet que de découvrir les caractères et les lois de la nature physique, d'un groupe d'hommes ayant ses définitions propres, des traditions déjà anciennes et une méthode qui n'était qu'à lui». «Aujourd'hui encore pour devenir physicien, il faut, ajoutera-t-il, entrer dans un tel groupe, s'y incorporer et se pénétrer de son esprit[55].» Dans une certaine mesure, la science trouve ses matériaux premiers dans le sens commun, dans le «fonds commun des notions collectives», mais celle-ci ne peut se développer qu'en se différenciant plus nettement des savoirs pratiques : l'une des conditions de cette différenciation est la constitution d'un «groupe d'hommes spécialisés».

Ni Durkheim ni ses collaborateurs n'ont réalisé d'études concrètes de l'un ou l'autre aspect de l'activité scientifique : ils se sont plutôt tournés vers l'analyse des rapports de solidarité qui unissent les faits mentaux et les autres faits sociaux et ont contribué, par la réalisation de diverses études, à l'élaboration d'une théorie sociologique de la connaissance. Remarquant qu'«(ils) n'étudient nulle part, pour elle-même, l'histoire naturelle et sociale des sciences», Marcel Maussi reconnaît, pour sa part, qu'il s'agit là d'une «très grave lacune, la plus grave peut-être de celles qui concernent la partie spéciale de la sociologie[56]». En raison des liens profonds qui unissent la science à la technique — «le complexus science-technique est un bloc», écrit-il —, Mauss incline à penser qu'«il faudrait loger l'histoire des sciences et l'épistémologie dans une partie spéciale de la sociologie technologique[57]», mais il hésite devant cette «solution radicale».

> Nous ouvrons le débat et nous ne savons le terminer, conclut-il. Comme le bon Pindare, nous ne savons pas ce qui est juste.
>
> Mais on voit par la place que nous lui donnons, à quel degré le problème de la science et celui de la technique sont fondamentaux et conditionnent le problème des origines sociales de la raison. Et, ceci soit dit en passant, c'est un motif de plus pour ne placer celui-ci qu'à la fin et non au début de nos études[58].

Même si elles ne sont pas systématiques, les diverses remarques et réflexions que Durkheim et ses collaborateurs formulent tout au long de leurs diverses activités de recherche constituent les éléments d'une sociologie de la science (et de la technique). Ces remarques et réflexions demeurent souvent sommaires ; elles comportent aussi divers points de vue ou perspectives faiblement articulées les unes aux autres : le milieu scientifique est analysé tantôt en tant qu'*institution sociale*, en relation avec la société par l'intermédiaire des opinions, tantôt en tant que *communauté* qui élabore et impose à ses membres diverses règles ou normes sociales. Enfin, non seulement l'activité scientifique est une activité sociale semblable aux autres — et donc accessible à l'enquête sociologique — mais aussi elle demeure toujours en relation, plus ou moins étroite selon le cas, avec d'autres modes ou éléments de connaissance (sens commun, religion, etc.). De la conception durkheimienne de la science, l'on n'a habituellement retenu que la version philosophique (croyance positiviste en la science, valorisation des sciences exactes, élaboration de règles, etc.), ignorant ou négligeant que Durkheim pouvait difficilement, dans le mouvement même qui le conduisait à élaborer et à imposer une (nouvelle) démarche sociologique, ne pas constituer la science en tant qu'objet de l'analyse sociologique. Cette

55. Halbwachs, Maurice, «La psychologie collective du raisonnement» (1938), dans *Classes sociales et morphologie, op. cit.*, p. 147.

56. Mauss, Marcel, «Divisions et proportions des divisions de la sociologie» (1927), dans *Œuvres*, vol. 3, *Cohésion sociale et divisions de la sociologie*, Paris, Minuit, 1969, p. 198.

57. *Ibid.*, pp. 198-199. Dans une communication présenté en 1941, Marcel Mauss réaffirme l'unité des sciences et des techniques : les sciences sont «filles et mères des techniques». «La science devient de plus en plus technique, précise-t-il, et la technique agit de plus en plus sur elle. Les recherches les plus pures aboutissent à des résultats immédiats. Tout le monde connaît la radioactivité. On en est maintenant à conserver et à concentrer les neutrons. Bientôt peut-être on en connaîtra l'hanarchement. Les électrons, dans les microscopes à électrons, grossissent au millionième. On est tout près de photographier les atomes. On voit, on «essaie» avec eux. Le cercle des relations science-technique est de plus en plus vaste, mais en même temps de mieux en mieux fermé» («Les techniques et la technologie», dans *Œuvres*, t. 3, Paris, Minuit, 1969, p. 255).

58. *Ibid.*, p. 200.

tentative demeure de toute évidence partielle : peut-être en raison à la fois de ses convictions philosophiques et de ses positions politiques (à l'égard de la 3e République, du rôle des savants, etc.), Durkheim avait peine à prendre à l'égard de sa position sociale de savant la distance nécessaire pour la penser sociologiquement.

* * *

RÉSUMÉ

Même si elles ne sont pas systématiques, les diverses remarques et réflexions que Durkheim et ses collaborateurs formulent tout au long de leurs diverses activités de recherche constituent les éléments d'une sociologie de la science : mode de connaissance distinct du sens commun, la science y est analysée tantôt en tant qu'institution sociale, en relation avec la société par l'intermédiaire des opinions, tantôt en tant que communauté relativement autonome, chargée d'élaborer et d'imposer à ses membres règles ou normes sociales. Mais, en raison même de la conception, largement positiviste, de la science que partagent les durkheimiens, cette entreprise de constitution de la science en tant qu'objet de l'analyse sociologique demeure partielle.

SUMMARY

Although not systematic, the various remarks and reflections formulated by Durkheim and his colleagues throughout their various research activities constitute the elements of a sociology of science. Science is seen as a mode of acquiring knowledge distinct from common sense, and is analyzed either as a social institution related to society through the intermediary of opinion, or as a relatively autonomous community with the responsibility of developing rules and social norms and of imposing them on its members. However, due to the mainly positivist conception of science held by the Durkheimians, this latter conception of the make-up of science as object of sociological analysis has remained only partially developed.

RESUMEN

A pesar de que las diversas notas y reflexiones formuladas por Durkheim y sus colaboradores en el curso de sus actividades de investigación no son sistemáticas, ellas constituyen los elementos de una sociología de la ciencia : el conocimiento es distinto del sentido común, la ciencia se analiza a veces como institución social en relación con la sociedad a traves de las opiniones, otras veces como una comunidad relativamente autónoma, encargada de elaborar e imponer reglas y normas sociales a sus miembros. Sin embargo, como la ciencia es concebida por los discipulos de Durkheim de manera positivista, esta constitución de la ciencia como objeto de análisis sociológico es parcial.